

Viken Berberian

DAS KAPITAL

Roman

Traduit de l'américain
par Claro



Gallmeister

1

IL RÊVA QUE LE MONDE TOUCHAIT À SA FIN. Mais il savait que c'était un rêve et non un cauchemar. Il n'y avait aucun présage de fin chaotique, le ciel n'allait pas tomber. Il n'y avait ni hurlements ni sirènes. Il était assis devant un écran d'ordinateur, très zen, et regardait dégringoler les chiffres. L'ampleur de leur chute lui apprenait qu'il s'était produit quelque chose de terrible. Il n'avait pas besoin d'écouter les infos pour ça. Les chiffres disaient tout. Il s'enfonça davantage dans le sommeil, résigné à un vertige intérieur. Il roula dans son lit, un sourire oraculaire aux lèvres, comme s'il avait toujours su que ça finirait par arriver.

Il éclata de rire en voyant les indices s'effondrer les uns à la suite des autres. Puis quelqu'un murmura à son oreille : "Chhhhhhh. Vends, Wayne, vends, ou tu seras anéanti. Chhhhhhh. Vends, Wayne, vends sans attendre."

Il enfonça quelques touches, tel un pianiste jouant un lugubre prélude, une élégie de fin du monde dédiée à l'humanité. Un graphique ambré apparut dans le coin supérieur gauche de son écran, représentant la déflagration du cœur humain. Puis, sans prévenir, les chiffres cessèrent de choir. Une douleur déchirante traversa son corps assoupi.

Quand il se réveilla, rien n'avait changé autour de lui depuis la veille.

DAS KAPITAL

Son loft était fonctionnel, presque vide. Le mobilier était d'un design impeccable : la bibliothèque en plastique flexible, plus souple que les idées qu'elle contenait ; le tatami artisanal au lieu d'un matelas confortable ; la lampe Ingo Maurer dont la fragilité renvoyait à l'absence d'enfants en ces lieux. Le sol était de ciment gris, tout comme la veille. Wayne regarda par la fenêtre les entrepôts déserts situés derrière la West Side Highway. Ils étaient toujours là, vestiges d'une récession oubliée datant de sa petite enfance.

L'ordre régnait partout autour de lui. Ses maillots de corps étaient rangés par piles de sept. Ses livres étaient classés par couleur. Son mobilier était essentiellement nordique, linéaire. Il se levait à cinq heures tous les matins, même le dimanche, non parce qu'il était insomniaque, mais parce qu'il avait du travail. Il consulta la météo autour du Bassin méditerranéen, jaugea les terribles tropiques sous le trente-cinquième parallèle ; la production céréalière au Kansas ; le prix du Brent Crude Oil à 55 dollars ; le nombre de forêts disparues, complètement déracinées, flétries et fichues, à l'insu de tous.

La nature. Il n'aimait pas ses épines, ses ronces et ses buissons, la précision têtue de ses cycles, son calendrier prédéterminé, la tapisserie codée de ses motifs, l'inflexible et singulière suffisance de ses collines, qui se dressaient obstinément sur le chemin du progrès humain.

Avant d'aller au travail, il étudia l'atlas à la lampe du bureau, promenant sa loupe sur les deltas, les océans et les vallées. De Kaboul à New York, en partant toujours de la périphérie pour arriver au centre, en cercles concentriques précis. Une fois au bureau, il scruta l'écran lumineux pour y lire son destin fatidique et abrupt. Il était enchaîné à son Bloomberg. Mais à ses yeux, le Gloomberg, ainsi qu'il nommait parfois le système

DAS KAPITAL

d'acheminement de données financières, était davantage un outil de traitement des mauvaises nouvelles. C'était le dépositaire du monde *extérieur*; un gardien d'itinéraires numériques; un facilitateur d'immenses richesses et de leur destruction.

Dans la communauté financière, on le connaît sous le seul nom de Wayne. Il aurait été aperçu à l'Odeon*, où quelqu'un prétend l'avoir vu manger avec les mains, voire pisser dans son assiette. Il ne faut pas accorder de crédit à ces rumeurs. Elles sont là pour être niées ou, si le marché est ouvert, pour qu'on spéculé dessus.

Dans les bureaux du hedge fund, une violente averse martelait les vitres. Puis, tout d'un coup, la pluie s'arrêta et un rai de lumière perça un cumulus. Wayne regarda dehors. Le paysage alentour était une concentration de verre et de métal, de goulags verticaux perdus dans les nuages en contrebas. Assis devant son terminal électronique, il avait l'impression d'être dans le cockpit d'un avion de chasse, une créature de mouvement et de vitesse purs. Investir revenait à gérer l'espace-temps, les vecteurs tressés d'un jet supersonique. Peu importait dans quel camp il était. Il appartenait à une société où les transactions avaient supplanté les relations humaines. Il n'y avait ni amis ni ennemis dans les tours de métal et de verre, rien que des transactions, qui préféraient se dérouler dans le silence ou le feulement neutre du climatiseur.

Il consulta Bloomberg. Tout redevint clair. Des diagrammes familiers occupaient ses deux écrans. Chaque tracé semblait obéir à un nombre d'or. Chaque fraction était une clé

* Restaurant de TriBeCa.

DAS KAPITAL

donnant accès à un trésor. Chaque décimale conférait de la dignité à un plaisir pervers, jusqu'à ce qu'on annonce un lot de 24 000 titres. Les enchères étaient implacables et ne cessaient d'augmenter. Cela ne rendait Wayne ni triste ni gai. Il était fier de contrôler les cotations, mais quand celles-ci se tournaient contre lui, il se plaignait rarement, feignant d'être immunisé contre les revers du marché, les éventuels coups bas que la vie lui décochait.

— C'est un rachat hostile, déclara son trader.

— D'où vient le financement ?

— Je sais pas encore, ça vient juste d'être annoncé. Laisse-moi passer quelques coups de fil et me rencarder là-dessus.

— Pas la peine, laisse tomber. Cassons-nous d'ici.

Il se sentait victorieux en ce dernier trimestre de l'année. La plupart des hedge funds avaient perdu de l'argent en pariant sur une reprise. Tant pis pour eux. Il les avait mis en garde contre la catastrophe imminente, mais ils ne l'avaient pas écouté. Ils allaient devoir maintenant payer de leurs vies. À qui la faute ? La semaine dernière, il avait déconseillé à un gérant de portefeuilles d'acheter des actions Macdo.

— Les hamburgers, tout le monde aime ça, rétorqua le gérant. C'est comme une valeur non cyclique. Je sais pas quel est le prix normal, mais si ça grimpe, Dieu bénisse l'Amérique.

— Mais ça ne va pas grimper, dit Wayne. C'est mou à la base.

— Crois-moi, ça va décoller.

— Décoller, mon cul. Ça a le cul collé.

— Si tu le dis.

Wayne reporta son attention sur un autre titre menacé. Il saisit le code valeur d'un négociant en bois corse dans

DAS KAPITAL

Bloomberg. La société Bustaci Frères Fibre était le seul fabricant de papier dans le monde situé sur une île. La plupart des traders qui achetaient et vendaient des titres Bustaci ignoraient que la Corse était une île, ou que Napoléon y était né, ou que les Corses avaient une langue à eux, qui n'était peut-être pas aussi cryptique que l'arménien mais qui restait assez retorse dans son genre. Tout ce qui les intéressait c'était de savoir si Bustaci allait produire plus de bois d'une année sur l'autre, ou si la société allait augmenter sa production de carton ondulé, ou si le prix des actions grimpait ou chutait. Côté échanges mondiaux, les investisseurs envisageaient les titres Bustaci avec une certaine boulimie, et leurs crises de fièvre acheteuse étaient souvent suivies de vomissements volontaires. Personne ne connaissait la raison de ce comportement obsessionnel. Le titre s'efforçait de remonter en début de semaine, suite à une réévaluation des Frères Lehman.

— J'ai parlé avec le chargé d'études de chez Lehman, cria Wayne à personne en particulier. Y a un des deux frères qui a la tête dans le cul.

— Le titre a pris un dollar, répondit son trader par message instantané.

— C'est du pipeau, vendez-en davantage.

— C'est comme si c'était fait, boss.

Quelques minutes plus tard l'action se mit à chuter comme l'avait prévu Wayne.

— Je savais que j'avais raison, dit Wayne. Cette salope se met à genoux plus vite qu'une Ukrainienne qui tapine.

Il s'assit en face de son Bloomberg, fasciné, et regarda les chiffres chuter, comme si le monde touchait tranquillement, courtoisement, à sa fin. L'histoire était peut-être un indicateur,

DAS KAPITAL

mais personne ne savait ce qui allait se passer ensuite. “Vendez, vendez, vendez”, hurla Wayne à son Bloomberg. “Vendez ou vous êtes finis !” Peu après cet éclat viscéral, l’indice S&P 500 vacilla et les cours dégringolèrent les uns après les autres. Le Nasdaq chuta encore plus qu’à l’époque de Beyrouth bombardé. À la fin juin, le S&P avait chuté de 12 %. Wayne demanda au bureau de courtage de réunir des liquidités et de se préparer à une chute encore plus marquée.

Quand le marché clôtura, il regarda les plantes à côté de son bureau. Elles paraissaient plus incertaines que les symboles des titres sur son écran. Il passa la main sur une feuille. On aurait dit une langue extraterrestre, visqueuse et veloutée. La sensation le fit tressaillir, l’impression d’être en contact avec un monde étranger. Il aspirait à quelque chose de familier, comme le motif réconfortant d’une distribution oblongue. Non sans un certain sentiment de culpabilité. L’idée d’une feuille de forme oblongue était-elle moins crédible que celle d’une feuille ordinaire ? Il examina la plante, mais cette fois-ci ce ne fut pas le vert qu’il vit. Il se mit à compter les motifs récurrents sur les feuilles. Il y avait cinq lobes principaux qui émanaient de la tige. Les lobes secondaires ressemblaient aux lobes principaux par le contour, et leurs structures en spirales se chevauchaient. Ils étaient arrangés selon une séquence logarithmique de Fibonacci : 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, etc. Le fait de compter l’apaisa. C’était comme une musique, un éloge à phi (ϕ), et il ne pouvait espérer approcher davantage de la perfection.